LA FABRICATION D'UN ROMAN CANTONAL

Une langue, des héros, des monuments culturels, un folklore… Pour doter Fribourg d'une histoire, la Suisse romande d'une unité et la Confédération d'une identité nationale, Daguet puise dans un kit abondamment utilisé dans toute l'Europe.

PAR ALEXANDRE FONTAINE

Docteur des Universités de Fribourg et de Paris 8, Alexandre Fontaine est maître-assistant à l'Université de Genève (ERHISE) et membre associé de l'UMR 8547 «transferts culturels» à l'Ecole normale supérieure de Paris.

Cet article est un prolongement de passages développés dans la thèse soutenue par l'auteur en 2013 : *Transferts culturels et déclinaisons de la pédagogie européenne. Le cas franco-romand au travers de l'itinéraire d'Alexandre Daguet (1816-1894)*, Université de Fribourg et de Paris 8, (accessible sur http://ethesis.unifr.ch/theses).

Avec la publication de *L'Emulation*[1] en septembre 1841, l'historien pédagogue Alexandre Daguet (1816-1894)[2] se donne les moyens de son ambition : assigner au canton sa première revue culturelle et susciter l'émergence, ou l'éveil, d'une identité fribourgeoise «longtemps étouffée sous le boisseau de la scholastique et du germanisme officiel[3]». Mais le principal mouvement vers l'autonomie romande passe indéniablement par une mise en cause symbolique et une distanciation de la littérature française. Daguet et la jeune garde libérale de son cercle entendent bien restaurer le mouvement intellectuel fribourgeois dans une visée populaire et nationale, en empruntant le "kit identitaire" forgé par la littérature alémanique, Johann Heinrich Pestalozzi, Jeremias Gotthelf et Johann Martin Usteri en tête.

Comme l'a montré Anne-Marie Thiesse, le résultat de la fabrication collective des identités nationales et régionales «n'est pas un moule unique mais bien plutôt, selon l'expression provocatrice du sociologue Orvar Löfgren, une sorte de *kit* en "do-it-yourself": une série de déclinaisons de l'"âme nationale" et un ensemble de procédures nécessaires à leur élaboration[4]». Cet article a donc pour dessein d'étudier quelques aspects de l'aménagement et de la consolidation de références construites par Daguet et qui ont participé à la mise en forme du «roman cantonal» fribourgeois. Dans cette perspective, nous demeurerons particulièrement attentif aux importations culturelles ainsi qu'aux déclinaisons opérées par Daguet pour le canton de Fribourg et la Suisse plus globalement.

DEUX «PATOIS» ET TROIS PANTHÉONS

Daguet impute la faiblesse du mouvement intellectuel de son canton «à ce contact, disons mieux, ce conflit de deux langues nées le même jour dans une cité à la fois romande et germanique, bourguignonne et souabe[5]». Avant d'être pensé comme un indéniable atout, ce bilinguisme fut souvent vécu comme problématique à Fribourg. À plusieurs reprises, on songea d'ailleurs à fermer les écoles allemandes. En connaissance de cause, Daguet indique à cet égard qu'au début du XIX[e] siècle, «[le Père] Girard concluait à leur suppression, soit pour faire cesser l'antagonisme alors assez vif des deux races, soit pour établir l'unité de culture[6]». La question revient en 1861, mais Daguet, alors inspecteur d'école par intérim, se prononce contre la suppression des écoles allemandes.

1 Voir «L'Emulation, une revue au XIX[e] siècle», *Cahiers du Musée gruérien*, 5 (2005).

2 Sur le parcours de Daguet, voir Fontaine 2005 et 2013.

3 Daguet 1856, p. 369.

4 Thiesse 2001, p. 13 s.

5 Daguet 1842, p. 1.

6 Daguet 1881, p. 216.

Ci-contre:
Alexandre Daguet
au soir de sa vie.
Photo : BPU Neuchâtel

Pleinement conscient des potentialités identitaires de la culture orale et fermement inspiré par la littérature alémanique dialectale, c'est donc assez logiquement que Daguet tente d'imposer le patois dans *L'Emulation*. Dès le prospectus de 1841, le comité de la revue ne dissimule nullement ses intentions et revendique qu'il «vouera quelques études à cette belle langue romande, riche de mille nuances inconnues à la langue classique». Aussi, lorsque *L'Emulation* publie un poème de Louis Bornet en *gruérin* (1841) et que Daguet encourage l'usage de l'idiome roman en parallèle du français, cette possible projection d'une culture fribourgeoise bilingue déchaine les passions[7]. *L'Emulation* vit une brève mais féroce passe d'armes entre les partisans d'une production littéraire en patois et les défenseurs de la langue française classique, emmenés par le conseiller d'Etat Hubert Charles. Selon lui, le français est pourvoyeur de culture, de rationalisme et incarne une ouverture au monde.

Les historiens qui ont traité cette querelle linguistique indiquent que Charles et Daguet abrégèrent les hostilités pour ne pas mettre la pérennité de la revue en danger. La Suisse romande ne parviendra donc pas, à l'instar de sa sœur alémanique, à légitimer sa propre langue. Pourtant, quelques mois plus tard, Daguet impose, peut-être par provocation, sinon par fierté, un second idiome à mettre en opposition au français en publiant un panthéon *bolze*[8]. Les bolzes incarnent en effet l'esprit populaire, avec leur idiome constitué dans la rue, fruit de l'exode des paysans du district alémanique de la Singine (XIX[e] et première moitié du XX[e] siècle) qui a contribué à peupler la Basse-Ville de Fribourg. Le mélange du français et du dialecte singinois a donné naissance à cet idiome commun. Roland Vonlanthen rappelle qu'il s'agit «d'un état d'esprit, un *melting pot* de cultures franco-alémanique, campagnarde et urbaine. Des gens au caractère bien trempé et rebelles contre tout ce qui représente l'autorité[9]». C'est pourquoi Daguet leur élève un panthéon, en exaltant leur autonomie: «Nos *bolzes* sont assez riches de leur propre fonds, sans être obligés à recourir à un emprunt quelconque. Les *bolzes* sont naturels de l'Uechtland et qui plus est, de Fribourg seul. Les bolzes forment un peuple *Autochtone*. Entendez-vous bien, *Autochtone*[10]».

L'historien s'essaie par la suite à la constitution de deux autres panthéons littéraires. Le premier, dévolu à Fribourg, s'avère essentiellement militaire, puisque «le Fribourgeois est né soldat». En 1887 enfin, Daguet se fait le promoteur d'un *Panthéon helvétique* qu'il édifie sur l'exemple de la *Walhalla* constituée par Louis Ier de Bavière:

7 Voir Aeby 2005, pp. 39-44.

8 Daguet 1843.

9 Voir Eichenberger, online.

10 Daguet 1843. p. 103.

«Depuis un demi-siècle et plus, nous rêvons, nous, pour la Suisse un Panthéon moins brillant, mais plus vraiment historique, un vrai temple de la gloire nationale où n'entreraient que les grandes individualités qui ont illustré réellement leur pays, dans les lettres, les arts et les sciences ou qui ont marqué dans l'Eglise et l'Etat par les services rendus. Ce temple serait placé comme la Walhalla sur une hauteur imposante qui dominerait tout le paysage. Mais les objections pleuvent lorsqu'il s'agit de la réalisation de ce beau rêve. L'argent d'abord, puis le choix du lieu et celui des personnages qui mériteraient de figurer dans ce temple de la mémoire[11].»

Daguet participe ainsi à la ferveur compilatrice et mémorielle qui s'empare de l'Europe. Dans ce sens, il s'agit de souligner que «tout le processus de formation identitaire a consisté à déterminer le patrimoine de chaque nation et à en diffuser le culte[12]». Là encore et grâce à son écriture historique libérale-nationale, Daguet va se révéler un maître.

LA GALERIE DES CÉLÉBRITÉS LOCALES

Avant la parution de son *best-seller* – *L'Histoire de la Confédération suisse* – Daguet publie une importante série de textes dans *L'Emulation* ayant pour trait commun la réactivation d'une histoire culturelle fribourgeoise oubliée. Car, pour unir les cantons romands dans une fratrie régionale ou confédérale, il fallait d'abord que Fribourg se dotât d'une histoire.

Avec ses *Illustrations fribourgeoises* composées durant son "exil" jurassien, il entreprend le sauvetage d'une identité culturelle qui se perd selon lui avec la Réforme. Dès lors, «Fribourg proscrira la science. On brûl[a] impitoyablement les livres hébreux, grecs et latins comme des agents de corruption. Fribourg, devenue une terre de ténèbres, se vit infectée de tous les vices que l'ignorance entraîn[a] à sa suite[13]». Daguet s'en prend au savant de Cologne Heinrich Cornelius Agrippa (1486-1535), qui lors d'un séjour de deux ans à Fribourg lança un anathème en présentant la cité comme dépourvue de toute espèce de culture et de science. Voilà pourquoi Daguet ressuscite l'historien Franz Guillimann (1568-1612), qui symbolise selon lui celui qui est né pour venger son sol natal des malédictions du magicien de Cologne.

Par ses *Illustrations fribourgeoises*, Daguet tente de redonner vie à l'ensemble des branches intellectuelles du canton. Il balise l'itinéraire parisien du peintre Grimoux, itinéraire d'ailleurs préalablement reconstitué

11 Daguet 1887, p. 254.

12 Thiesse 2001, p. 12.

13 Daguet 1842, p. 1.

par Johann Caspar Füssli grâce à ses liens avec Jean-Georges Wille. Dans le sillage de Johann Gottfried Herder (1744-1803), il suscite une œuvre de conservation par l'édification d'un «hyper-inventaire». La Société d'études de Fribourg adresse une circulaire aux curés et aux instituteurs du canton afin de dresser une statistique des antiquités du pays et des particularités de la vie fribourgeoise. À cet égard, Daniel Maggetti indique que «c'est là le premier balisage, plus ou moins systématique, auquel se livrent les érudits locaux[14]».

Par ailleurs, Daguet désire la constitution d'une galerie cantonale qui comprendrait les portraits des avoyers, des prélats et des guerriers les plus renommés. Pour consolider les liens intellectuels entre les cantons romands, il imagine la fondation d'un «Institut national» semblable à l'Institut genevois avec cette différence qu'il représenterait réellement tous les cantons français (Genève, Vaud, Fribourg, Neuchâtel, Bas-Valais et Jura bernois). Cette conception géographique de la Suisse romande chez Daguet mérite d'être soulignée, tant il est rare à cette époque d'englober le Bas-Valais et surtout le Jura bernois dans le giron romand. Cet institut devait donner à la terre romande la tête et l'unité qui manquaient à son activité intellectuelle, mais l'idée resta sans suite.

L'HISTOIRE SUISSE, DE ZSCHOKKE À DAGUET

Né à Magdebourg en 1771, Heinrich Zschokke occupe quelques fonctions en Suisse orientale avant de se fixer définitivement à Aarau en 1808. Vers 1820, il entreprend une critique du Pacte de 1815 et tente de réveiller le sentiment national chez le peuple suisse avec ses très populaires *Des Schweizerlands Geschichten für das Schweizervolk* (1822). Entouré d'un groupe de patriotes locaux et de réfugiés libéraux allemands, Zschokke se retrouve à Aarau au confluent des réveils allemand et suisse.

Si Loève-Veimars diffuse l'œuvre romanesque de Zschokke dans l'espace francophone[15], une poignée d'historiens romands entreprend de traduire son récit national. En 1823, le Vaudois Charles Monnard publie une *Histoire de la nation suisse* qui est en fait une adaptation libre de Zschokke. Cependant, deux décennies plus tard, il traduit et continue avec Louis Vuillemin l'œuvre du Schaffhousois Johannes von Müller (1752-1809). Suite à ses *Geschichten der Schweizer* parues en 1780 à Berne, Müller s'inscrit comme le père de l'historiographie libérale helvétique. Il possède d'autre

14 Maggetti 2005, p. 178.

15 Espagne 1999, p. 8-9.

part une qualité qui manque à Zschokke, celle d'être né suisse. Générateur d'une histoire nationale féconde en mythes, Müller fixe les origines de la Confédération autour de la figure – pourtant déjà fort controversée – de Guillaume Tell. Proche du cercle de Charles-Victor de Bonstetten (1745-1832) à Genève, puis profondément influencé par les écrits de Johann Gottfried Herder, il génère une vision théologique et providentialiste de l'histoire.

En 1836, l'éducateur genevois François-Marc-Louis Naville soumet un mémoire à la Société d'utilité publique de Genève dans lequel il se plaint de l'absence d'esprit patriotique au sein de la jeunesse romande. Selon lui, «un des moyens les plus propres à rendre les jeunes gens de plus en plus suisses, [c'est] de leur faire connaître la langue allemande que bien peu de Genevois savaient alors[16]». Mais le plus urgent consiste à produire une histoire nationale, d'autant que «*l'Histoire suisse* de Zschokke paraît insuffisante[17]». Naville approche Daguet qui possède selon lui les qualités nécessaires pour doter enfin la Suisse romande d'une histoire nationale originale en langue française : «Je voulais vous consulter sur la rédaction du programme pour vous prier d'éclairer de vos observations la commission qui en est chargée, mais surtout je voudrais, je désirerais et je désire vous engager à travailler vous-même pour ce concours. L'œuvre, Monsieur et ami, me paraît tout à fait dans votre sphère et digne de votre zèle patriotique[18].»

Parrainé ainsi par un des ténors de l'éducation helvétique, Daguet met une dizaine d'années pour s'exécuter. Si la première édition de son *Histoire de la nation suisse* éditée entre 1850 et 1853 s'inspire encore de Zschokke, il s'en distancie radicalement dès la seconde (1851-1853), considérablement revue et augmentée de sources originales. Le succès de sa propre production grandissant, Daguet conteste peu à peu la validité historique des écrits patriotiques de Zschokke. Ainsi, selon lui, «cet ouvrage n'était point destiné le moins du monde, dans la pensée de l'auteur, à servir de guide et de manuel dans l'enseignement de l'histoire nationale[19]».

Une dizaine d'années plus tard, il entreprend également une campagne de corrections auprès des instituteurs romands dans *L'Educateur*. Au passage, on remarquera que Daguet y propose une réforme scolaire radicale avec «le retranchement de l'histoire générale à l'école primaire, où la France a eu le bon sens de se contenter de l'histoire nationale[20]». Ainsi, en imitant l'exemple français, Daguet joue un rôle déterminant dans la traduction puis la réaffirmation d'une histoire patriotique pour la Suisse

16 Daguet 1883, pp. 129-130.

17 *Ibid.*

18 Lettre de F.-M.-L. Naville à Daguet, 17 février 1840, Archives de l'Etat de Neuchâtel, Fonds Daguet.

19 Daguet 1852, pp. 66-67.

20 Daguet 1881, p. 98.

romande diffusée en masse grâce aux neuf éditions de son *Petit Daguet*[21]. On notera que la plupart des cantons suisses romands préconisèrent cet ouvrage pour l'apprentissage de l'histoire nationale entre 1870 et 1890.
Loué par les libéraux sous la République helvétique, promu secrétaire de la société littéraire helvétique par Stapfer, Zschokke sera le sujet de critiques grandissantes avant d'être remisé au placard de l'historiographie suisse. On peut pourtant affirmer qu'une part du socle de l'histoire libérale-nationale helvétique repose sur la littérature populaire qu'il a promue. Zschokke fut à l'évidence un passeur déterminant des références germaniques en Suisse. Par une singulière ironie de l'histoire, la nation qu'il avait contribué à réveiller allait se retourner contre lui pour des raisons patriotiques et nationales. Le moment de fixer le roman national était venu, et cette écriture naïve et populaire, diffusée en *Hochdeutsch*, fut balayée par une nouvelle génération d'historiens suisses bien décidés à monopoliser le champ historique national.

L'HISTOIRE (LIBÉRALE) EN RÉSEAUX

La frénésie associative qui va animer la Suisse de la Régénération est un mouvement sur lequel il convient de s'arrêter. Daguet ne disait-il pas d'ailleurs que «la Suisse elle-même [devait] son origine à l'association[22]» ?
Dès le milieu des années 1830, Daguet est de toutes les entreprises. Cofondateur de la Société d'histoire de la Suisse romande en 1837, il entre en relation avec l'élite des historiens libéraux romands et se lie avec Benjamin Dumur, André Gindroz le correspondant de Victor Cousin, Eugène Rambert et Charles Secrétan. Surtout, il approche Louis Vulliemin et Charles Monnard, deux «pères» de l'identité romande : «Louis Vulliemin qui après Bridel et de concert avec Charles Monnard, a le plus contribué au développement de l'esprit national dans nos cantons français. Le nom même de Suisse romande est une création de ces écrivains, de ces Suisses de cœur; ils voulaient marquer par là que si nous étions français par la langue nous ne l'étions pas dans le sens de la nationalité, sur le terrain de laquelle la Suisse française entendait marcher unie avec la Suisse allemande toutes les fois que la patrie était en question. La fondation de la Société d'histoire de la Suisse romande en 1837 est l'œuvre de ces représentants de l'esprit fédéral sur les rives du Léman. La fondation de la Société de Zofingue, en 1818, à laquelle M. Vulliemin a coopéré activement, est une autre manifestation du même sentiment[23].»

[21] Voir Daguet 1863.

[22] Daguet 1854, p. 33.

[23] Daguet 1879, p. 298.

En 1840, Daguet devient également cofondateur de la Société historique fribourgeoise[24] et membre de la Société générale d'histoire de la Suisse. En septembre de la même année, il assiste à la huitième session des congrès scientifiques de France à Besançon, accompagné de Jean-Jacques Porchat, Louis Vulliemin, Jules Pictet de Sergy, tous membres de la Société d'histoire de la Suisse romande. L'histoire nationale est une des préoccupations nodales de la quatrième section. Marc-Antoine Jullien de Paris – le père de la science de l'éducation et de l'éducation comparée – cherche en effet à améliorer son organisation et populariser son enseignement en France. En digne héritier du Père Girard, Daguet, propose l'introduction de la méthode intuitive afin de populariser les grandes figures et épopées nationales européennes, ce qui demeurera sa marque en matière d'enseignement historique populaire.
Il faut toutefois remarquer que sur le nombre important d'initiatives qui furent lancées à cette époque, beaucoup échouèrent. Tel fut le cas de la Société d'émulation pour la Broie (*sic*), la Thièle et la Sarine lancée en 1859 sur l'exemple de la Société jurassienne dont Daguet avait été le cofondateur en 1847. Sollicité par les instigateurs du projet, ce dernier prêta son concours mais sans effet. Par ailleurs, certains contemporains s'alarmaient de «cette tendance croissante à se grouper par langue et race», et soulignaient le petit nombre de Romands présents dans les réunions des sociétés fédérales, pointant l'absence des Suisses allemands peu enclins à vouer une «attention plus sympathique aux intérêts, aux vœux et aux besoins de leurs cadets romands[25]».
Pour conclure, on soulignera qu'Anne-Marie Thiesse a établi la liste des éléments symboliques et matériels que doit présenter une nation digne de ce nom : une histoire établissant la continuité avec les grands ancêtres, une série de héros parangons des vertus nationales, une langue, des monuments culturels, un folklore, des hauts lieux et un paysage typique, une mentalité particulière et des identifications pittoresques[26]. On le voit, ce sont précisément les éléments que Daguet, à l'instar des créateurs d'identité actifs en Europe, a modelés pour son canton et son pays, profitant de son ancrage dans une multitude de réseaux locaux, régionaux, cantonaux et internationaux. Décidément, «rien n'est plus international que la formation des identités nationales[27].»

A. F.

[24] Voir Python 1993.

[25] *Journal de Genève*, 4 janvier 1859, p. 1.

[26] Thiesse 2001, p. 14.

[27] Thiesse 2001, p. 11.

SOURCES

Ecrits d'Alexandre Daguet

– «Illustrations fribourgeoises», in *L'Emulation* 18-19 (1842), pp. 1-4
– «Panthéon bolzique. Mémoires d'un sonneur de Saint-Nicolas», in *L'Emulation* 13 (1843), pp. 6-8
– «Littérature populaire», in *L'Emulation* I (1852), pp. 66-67
– *Notice sur la vie et les travaux de la Société d'Etudes de Fribourg, depuis sa fondation en 1838 jusqu'en 1854*, Fribourg 1854
– «Revue des principaux écrivains de la Suisse française», in *L'Emulation* 5 (1856), p. 369
– *Histoire abrégée de la Confédération suisse à l'usage des écoles*, Neuchâtel 1863
– «Chronique scolaire», in *L'Educateur* 17 (1879), p. 298
– «De la réduction du programme de l'enseignement primaire», in *L'Educateur* 7 (1881), pp. 98-100
– «L'instruction publique à Fribourg», in *L'Educateur* 14 (1881), pp. 215-216
– «Biographie des éducateurs suisses. François Naville 1784-1846», in *L'Educateur* 8 (1883), pp. 129-133
– «Idée d'un Panthéon helvétique», in *L'Educateur* 16 (1887), p. 254

BIBLIOGRAPHIE

Aeby Viviane, «Patois contre français. La querelle des "Tsévreis"», *Cahiers du Musée gruérien*, 5/2005, pp. 39-44

Eichenberger Isabelle, «Nei, dasch zvüu, tu me connais!», article en ligne, http://www.swissinfo.ch/fre/Dossiers/LArchipel_francophone/Questions_de_langue(s)/Nei, _dasch_zvueu, _tu_me_connais!. html? cid=22173220

Espagne Michel, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris 1999

Fontaine Alexandre, *Alexandre Daguet (1816-1894): racines et formation d'un historien libéral-national oublié*, Université de Fribourg, mémoire de licence, 2005 (accessible sur http://unige.academia.edu/AlexandreFontaine)

Maggetti Daniel, *L'Invention de la littérature romande 1830-1910*, Lausanne 1995

Python Francis, «La Société cantonale d'Histoire et le souci de la mémoire fribourgeoise», in *Equinoxe* 10 (1993), pp. 145-157

Thiesse Anne-Marie, *La création des identités nationales*, Paris 2001 [1999]